



442ÈME RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 121



442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<http://www.la442rue.com>

Greetings :
Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
SEB le BISON (Bullit Records)
Les EMPTY BOTTLES
Radek KOPEL (E.S.M.)
GUI (R'n'C's)

RIP :
Gene WILDER
Toots THIELEMANS
Claude-Jean PHILIPPE
PRINCE BUSTER

Judi 15 septembre 2016 ; 16:34:36
Frankenstein time

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>

Stay tuned.



FORMATS COURTS

LOOLIE & the SURFING ROGERS : Arabian night (SP, Bullit Records - www.bullitrecords.com)

Deuxième 45t pour le groupe banlieusard (Montreuil) Loolie & the Surfing Rogers, et c'est sur le classique label Bullit Records que sort la chose. Le groupe est emmené par la très charismatique Loolie, chanteuse à la voix acidulée et sensuelle qui rappelle celle de quelques sémiales lolitas du rock'n'roll. On la compare souvent à Brenda Lee, il y a de ça. Quant aux Surfing Rogers, dont je me suis laissé dire que certains membres sont issus de Jim Murple Memorial, ils excellent dans des genres aussi différents que le rock'n'roll ou la soul, ce qui n'a rien d'étonnant compte tenu de leurs antécédents. Ce single présente 2 faces bien distinctes. "Arabian night" est un rock'n'roll bien balancé avec un accent surf fort prononcé (il y a quelque chose du "Miserlou" façon Dick Dale dans cette rythmique lancée plein pot et ce saxophone flamboyant) tandis que "November rain" est un brûlot soul tout en intensité et en déhanchements lascifs. 45t idéal pour une surbourn si ça existait encore.

Les EMPTY BOTTLES : Rock-o-meter high (CD démo)

Et un power-trio qui dénote, un. Originaires de la région lyonnaise, les Empty Bottles semblent déjà avoir un CV plutôt fourni en matière discographique même si je n'avais jamais entendu parler du groupe jusqu'à présent. 3 titres seulement sur cette démo, mais ça envoie le cocktail molotov pire qu'un insurgé devant un cordon de flics anti-émeute. Le bien nommé "Rock-o-meter high" propulse l'aiguille du compte-tours bien au-delà de la zone rouge, une région même pas répertoriée par le constructeur. Si vous voulez savoir ce que donne un vrai morceau de rock'n'roll quand on pousse le potard d'un ampli à 11 et qu'on dope les BPM à l'EPO, voilà un bon exemple. "Payday" n'est pas en reste, aussi rapide qu'un Usain Bolt atteint de turista aiguë. Quant à "Satisfied", le morceau se fait un poil plus punk avec ses chœurs façon manif anti loi travail. Le tout porté par la voix abrasive d'un argousin qui se fait appeler The Trott' (Le trottoir ? Le trotte-menu ? La trotinette ?) et qui n'a certainement pas fait ses humanités chez les petits chanteurs à la croix de bois. Seul regret, le truc est bien trop court. A peine vous appuyer sur la touche "play" que vous avez tout juste le temps de décapsuler une binouze avant de recommencer. Après, c'est une gorgée, une touche "play", une gorgée, une touche "play"... Putain, halte aux cadences infernales !

Thee FOUR TEENS : 14 till we die (EP, KOTJ Records)

L'âge, c'est dans la tête que ça se passe. Bon, des fois dans les artères aussi quand elles décident de vous pourrir la vie mais on ne va pas se laisser abattre pour si peu. Prenez les Four Teens, on ne peut pas dire que leur adolescence date d'hier, n'empêche, 14 ans ils eurent un jour, 14 ans ils ont encore aujourd'hui malgré quelques rides et cheveux blancs. Et quand on a 14 ans et qu'on fait un groupe de rock, c'est dans le garage qu'on tape, sinon à quoi bon. Garageux, les Four Teens le sont jusqu'au bout du médiateur. Guitare et basse Vox Teardrop (avec amplis de même cuvée et fuzz dans tous les recoins), orgue Farfisa, t-shirts rayés ou chemises paisley, Converse ou Beatles-boots, on n'est clairement pas chez les hardeux ou les rappers mongolitos. Garage at its best, tel pourrait être le slogan des Four Teens qui nous viennent de Portland, Oregon, terre garage s'il en est (les Kingsmen ou Paul Revere and the Raiders les y ont précédé, doit y avoir quelque chose de pas banal dans l'air ou dans l'eau dans la région). Les Four Teens sont 4, logique, dont 3 gentes damoiselles, et balancent leur garage avec une hargne trash qui vous secoue les osselets pire qu'une course de formule 1 sur une piste de brousse africaine. Songez que le titre le plus long de ce EP fait 2 minutes 19, voilà ce qui s'appelle aller droit au but.

BLUES WOMEN (CD, World Music Network)

On l'oublie un peu trop souvent, surtout que le blues des origines n'est pas, et de loin, la musique la plus médiatisée qui soit, mais les premières vedettes discographiques du blues furent des chanteuses. Dans les années 20, ce sont elles qui furent les plus populaires auprès d'un public qui ne pouvait guère les écouter qu'à travers la radio. Pour autant, à l'époque, elles vendaient également beaucoup de disques, c'est dire si, bien que leur audience traditionnelle fût peu fortunée, et c'est un euphémisme, leur notoriété était telle qu'on parvenait quand même à économiser quelques cents pour s'acheter leurs disques. Cette compilation nous propose de (re)découvrir 25 de ces chanteuses primales enregistrées entre 1920 et 1935. A commencer par la première d'entre elles, Mamie Smith, dont le "Crazy blues" fondateur fut le premier blues jamais enregistré, en 1920 donc. Et ce disque fut un gros succès pour l'époque. Comme leurs homologues masculins, ces chanteuses de blues venaient souvent du vaudeville ou du jazz. D'ailleurs, à l'inverse des hommes, souvent des musiciens solitaires simplement accompagnés de leurs

guitares, les orchestrations qu'on peut entendre sur les disques de ces chanteuses se rapprochent nettement du jazz avec de vrais orchestres. En témoigne Hattie Hart en 1930 accompagnée par le Memphis Jug Band sur "Cocaine habit blues". Au hasard de cette compilation, on retrouve donc quelques grands noms de ce blues au féminin, Ma Rainey, "Stack O' Lee blues" en 1926 (Stagger Lee, de son vrai nom Lee Shelton, est une figure très populaire du folklore du sud, un mac passé à la postérité pour avoir, en 1895, tué l'un de ses rivaux, William "Billy" Lyons, lors d'une dispute à propos d'un simple chapeau, on ne compte plus les chansons qui lui ont été consacrées depuis), la grande Bessie Smith, "Careless love blues" en 1925, Louise Johnson, "By the moon and stars" en 1930, Memphis Minnie, "Frisco town" en 1929, Sippie Wallace, "Parlor social de luxe" en 1925, Lucille Bogan, "Shave 'em dry" en 1935, Ida Cox, "Moanin' groanin' blues" en 1923 ou encore Victoria Spivey, "Hoodoo man blues" en 1926. Et s'il fallait une preuve supplémentaire de la popularité de ces chanteuses, il suffit de constater que certaines d'entre elles furent parfois accompagnées par de grands noms du jazz et du blues, Bertha "Chippie" Hill par Louis Armstrong, "Trouble in mind" en 1926, Kate McTell par Blind Willie McTell, "God don't like it" en 1935 (c'est d'ailleurs Kate, très bigote, qui fit entrer le gospel dans l'oeuvre de son mari jusque-là peu versé dans la religion), Sara Martin par l'inénarrable Fats Waller, "T'ain't nobody's business if I do" en 1922, Irene Scruggs par Blind Blake, "Itching heel" en 1930, Nellie Florence par Barbecue Bob, "Midnight weeping blues" en 1928, Bertha Lee par son mari, l'immense Charley Patton, "Mind reader blues" en 1934, un vrai florilège. Nombre des chansons proposées ici sont considérées comme des traditionnels, souvent parce que, à l'époque, on se préoccupait peu de savoir qui écrivait quoi, d'autant que les musiciens piochaient allègrement dans un folklore riche de plusieurs décennies créatives depuis l'abolition de l'esclavage. On note néanmoins que 10 de ces chansons sont écrites par leurs interprètes elles-mêmes, preuve que ces dernières ne se contentaient pas d'un classique rôle de chanteuse mais qu'elles étaient aussi de vraies musiciennes, ce qui, au demeurant, est logique puisque, avant l'apparition de la radio ou, a fortiori, de la télévision, et avant la démocratisation du disque enregistré, faire de la musique en famille ou entre voisins était quasiment le seul loisir des communautés pauvres et rurales du sud, sans parler de chanter à l'église le dimanche. On comprend dès lors ce foisonnement et ce bouillonnement musical qui apparaît dans les années 20, dès que l'enregistrement sonore devient accessible à tout le monde ou presque. C'est évidemment vrai dans le jazz, ça l'est tout autant dans le blues ou la country, ces 2 styles procédant d'ailleurs des mêmes principes, la différence résidant dans les communautés touchées, noire pour le blues, blanche pour la country, mais, sur le fond, on aborde les mêmes thèmes et on aspire au même besoin d'oublier, ne fut-ce que pour quelques heures, un quotidien pas franchement folichon. Signalons enfin l'excellent travail de restauration de ces enregistrements effectué à partir des quelques disques qui ont survécu à presque un siècle d'utilisation sûrement intensive à l'époque. Comme on ne possédait que peu de disques, on devait les jouer et les rejouer jusqu'à satiété. Un bel hommage à ces chanteuses de blues malheureusement bien oubliées aujourd'hui.

The RUMJACKS : Sleeping rough (CD, Proper Music)

A priori, on ne s'attend pas trop à voir un quintet australien pratiquer du punk celtique. C'est oublier un peu vite que l'Australie est essentiellement peuplée de britanniques expatriés. Du coup, chez les Rumjacks, les influences écossaises et irlandaises héritées de leurs ancêtres ont vite refait surface. Surtout que, depuis l'enfance, c'est à cette musique celtique qu'ils ont été biberonnés. Ensuite seulement, ils ont découvert le punk et ont donc mélangé ces 2 styles, à l'instar des Dropkick Murphys ou des Real McKenzies par exemple. "Sleeping rough" est le troisième album du groupe formé à Sydney en 2008, un album qui électrise une douzaine d'hymnes à la celtitude et à la punkitude. Ca vocalise dru, avec des chœurs dans tous les refrains, de quoi vous les incruste dans le cerveau et vous les faire reprendre le lendemain sous la douche, ça guitarise sévère, avec des riffs qui vous éruptionnent le système nerveux et vous mettent sous tension pour mieux affronter une journée de merde au boulot, ça pilonne grave, de quoi vous faire tapoter des arpons tel un épileptique en pleine crise de délirium, pas bon pour les rapports avec les voisins du dessous, mais on ne fait pas d'omelette sans casser quelques relations amicales, et ça flûtiaute aussi, forcément, pour le côté celtique du bazar, sinon c'est pas la peine de revendiquer le port du kilt, même symbolique. Bref, c'est le genre de truc qui pousse invariablement un groupe sur la route pour partager sa vision des choses et de la musique. Ca tombe bien, les Rumjacks, la route,

ils la bouffent par étapes de quelques centaines de kilomètres sans débâcher. Bon, pas que la route, les airs aussi, c'est l'inconvénient d'habiter au bout du monde, sur une île, fut-elle l'une des plus grandes du monde. Une île, ça reste une île, c'est entouré d'eau, donc, à moins d'être un nageur héroïque (et un chouia inconscient), y a pas d'autre moyen qu'un bon vieil aéronef pour s'en évader et faire le tour du monde. Mais ça, vous le saviez déjà non ? Adonc, je suppose que mes délires géographiques, vous vous en foutez comme de votre première poussette. Je vous laisse vous gargariser avec les Rumjacks et leur punk qui fleure bon le houblon et le malt.

BARB WIRE DOLLS : Desperate (CD, UDR)

En 2014, Lemmy, qui n'a jamais ménagé sa peine pour soutenir les groupes qui lui paraissent dignes de l'être (on se souvient de ses efforts en faveur de Girlschool ou Skew Siskin, entre autres), décide de fonder son propre label, Motörhead Music, en tant que division de UDR, le dernier label, allemand, de Motörhead. Peu avant de mourir, il avait sélectionné les 3 premiers groupes devant bénéficier de l'aide de son label et de son agence de management, Singerman Entertainment. Parmi ces 3 groupes, Barb Wire Dolls à l'histoire pour le moins inattendue. Le groupe s'est formé à la fin des années 2000 en Crète, ce qui n'est déjà pas commun. Mais, à cause de la crise économique qui ravage alors la Grèce, le noyau dur du groupe, la chanteuse Isis Queen, le guitariste Pyn Doll (accessoirement surfeur professionnel quand il ne gratte pas son instrument) et le batteur Krash Doll, décide de faire le grand saut et de s'installer à Los Angeles. Ils ne perdent alors pas de temps, faisant paraître 2 EP, plus tard réunis en album, et un premier long play, "Slit", avant d'être remarqués par Lemmy. Il n'y a d'ailleurs pas que lui pour jeter une oreille intéressée sur le groupe, Mickey Leigh, le frère de Joey Ramone, lui apporte aussi son soutien en l'invitant 2 ans de suite, 2015 et 2016, au Joey Ramone Birthday Bash. Avec des parrainages aussi prestigieux, voilà qui semble de bon augure pour Barb Wire Dolls. "Desperate" est donc le deuxième vrai album du groupe. En 10 titres, le gang jette les bases d'un rock'n'roll hautement énergique matiné d'une solide ossature punk et de quelques fanfreluches métal qui n'est pas sans rappeler les exactions de coteries comme Rock Goddess ou L7, même si l'on pourrait lui reprocher un petit côté un peu trop FM sur certains morceaux. Rien de réhibitoire cependant, mais il est vrai que le style peut facilement se prêter à ce genre de dérive. Un album enregistré en quintet puisque 2 jeunes et jolies américaines sont venues compléter le line-up, la bassiste Iriel Blaqué (photographe, elle est aussi responsable du design du disque) et la guitariste Remington (du coup, on a maintenant une blonde, une brune et une rousse dans cette formation pour le moins affriolante, pas de jaloux).

BERSERKERS : Lock & load (CD autoproduit)

DOG'N STYLE : Pub's calling (CD autoproduit)

2 groupes, 2 albums, 2 conceptions d'un certain hard-rock typé, plutôt nostalgique chez les Berserkers, plus moderne chez Dog'N Style. Les bordelais de Berserkers commencent à avoir de la bouteille (je sais, c'est facile, mais je ne pouvais pas ne pas la faire), "Lock & load" étant leur deuxième album, plus 3 EP venus se glisser au milieu d'une discographie déjà conséquente, le tout en moins d'une dizaine d'années d'existence. Le petit truc qui fait la différence chez les Berserkers, c'est l'orgue Hammond (pas un vulgaire clavier de pacotille) qui donne ce son 70's aisément identifiable. Tabernacle ! Ça faisait combien de temps qu'on n'avait pas entendu un vrai orgue chez un groupe de hard-rock ? On oublie évidemment les bouses black-métal et les synthés putassiers qu'on peut parfois entendre par ailleurs. Non, je parle d'un orgue, un truc encore organique, avec une âme et un son. Du coup, l'effet conjugué de cet instrument et du choix d'un hard-rock à l'ancienne amène inévitablement à certaines comparaisons évidentes, genre syndrome Deep Purple, qu'on ne peut décemment pas balayer d'un pauvre revers de main. Il est clair que ces influences sont là et bien là ("Vampire lady" n'aurait pas fait tache sur un album de la formation classique du groupe de Blackmore et Lord). Et les nombreuses passes d'arme entre guitare et orgue ne risquent pas de nous faire changer d'avis (témoin l'énergique "Rock save the world" où, cette fois, ce serait plutôt Blue Öyster Cult qui viendrait s'inviter subrepticement à la petite sauterie). Ceci étant, ces références assumées ne nuisent en rien à l'honnêteté de l'affaire, les Berserkers ayant suffisamment de pratique pour ne pas faire un médiocre copier-coller passéiste. Le machin se tient bien en société. Chez Dog'N Style, en revanche, la sauce salement rock'n'roll chargée d'épicer le hard-rock du groupe fait que celui-ci se retrouve en phase avec des sonorités plus actuelles. "Pub's calling" est leur premier album (après un EP initial l'an dernier),

et la référence à cette institution éthylique typiquement anglaise alliée au clin d'oeil tarantinesque de la pochette ne peut que nous conforter dans l'idée que le rock'n'roll reste à la base de la recette musicale de Dog'N Style (pour la signification de ce nom, je vous laisse réviser votre petit kama-sutra version hardcore). En parallèle, les guitares grassouillettes et à forte teneur en méga-watts font aussi loucher le groupe en direction d'un stoner déluré et saturé de testostérone. Quand la machine s'emballa, il semble difficile de l'arrêter. Qui a jamais songé à se mettre en travers de la route d'une Baldwin lancée à toute blinde dans les Grandes Plaines de l'Ouest indompté ? Pas moi, et je ne tenterai pas non plus l'expérience face à ce quarteron de vosgiens énervés. Je doute fort que la sauvegarde de ma petite personne soit leur préoccupation première et je n'ai pas envie de n'être qu'un léger dommage collatéral dans leur entreprise de conquête sésaphique. On a tous notre fierté. Sinon, au milieu de tout ce fatras sonore, Dog'N Style éprouve quand même le besoin de souffler un peu avec un slow un tantinet décalé, "Running out" s'ouvrant sur quelques arpèges de banjo et se révélant, malgré son tempo lascif, rien d'autre qu'un hymne à la picole. Pas le seul au demeurant, "Pub's calling", la chanson, ou "Couple of beers" n'étant guère équivoques non plus. Les Vosges, c'est peut-être le pays de Contrexeville et Vittel, mais je me suis laissé dire qu'on n'y crache pas non plus sur la vieille prune bien raide, faut dire que les hivers y sont un brin frisquets, alors forcément, tout est bon pour se réchauffer, la mirabelle comme le rock'n'roll, et c'est encore mieux quand ça va ensemble.

Screamin' Jay HAWKINS and the FUZZTONES : Live (LP/CD, Cleopatra Records - www.cleopatrarrecords.com)

Le mercredi 19 décembre 1984, les Fuzztones sont à l'affiche de l'Irving Plaza de New York. Il s'agit d'un concert de charité organisé par le label new yorkais Midnight Records à l'occasion de Noël. Au même programme, on trouve d'autres groupes garage revival de l'époque, Plan 9, les Tryfles et les A-Bones, le groupe emmené par Miriam Linna qui fut la première batteuse des Cramps. La formation des Fuzztones est presque l'originale avec le chanteur et guitariste Rudi Protrudi, l'organiste Deb O'Nair, le guitariste Elan Portnoy, le bassiste Michael Jay, le seul changement concerne le batteur, Ira Elliot remplaçant depuis peu Michael Phillips. Juste avant la fin de leur concert, les Fuzztones annoncent l'arrivée d'un invité surprise, Screamin' Jay Hawkins lui-même que Rudi Protrudi avait rencontré quelques mois auparavant dans un club de New York. Screamin' Jay Hawkins et les Fuzztones n'ont pu s'offrir que 2 répétitions avant ce concert, pour 2 chansons seulement, les 2 classiques de Hawkins, "Alligator wine" et "I put a spell on you". Sauf que, le soir du concert, une fois ces 2 titres interprétés et alors que les Fuzztones se préparent à quitter la scène, Screamin' Jay Hawkins se lance dans un troisième titre, "It's that time again", récemment paru sur la compilation de Midnight Records "A midnight Christmas mess". "It's that time again" est une chanson de Noël pour ceux qui détestent Noël comme se plaisait à dire Hawkins. En catastrophe, les Fuzztones reprennent leurs instruments et se lancent dans l'accompagnement de Screamin' Jay qui, une fois ce titre terminé, embraye aussitôt sur les premiers accords de "Constipation blues", les Fuzztones étant bien obligés de suivre le mouvement. Et s'en sortent haut la main bien qu'ils n'aient jamais répété les 2 derniers titres. Le concert est enregistré à l'initiative de Rudi Protrudi, au cas où, et, quelques mois plus tard, avec l'accord de Screamin' Jay Hawkins, Midnight Records fait paraître ces 4 titres en commun sur un maxi 45 tours, vite épuisé comme on peut s'en douter. Un maxi qui ne sera jamais réédité. Jusqu'à ce que le label américain Cleopatra, 30 ans après sa première édition, se décide à le ressortir en mettant les petits plats dans les grands. Primo, on a droit à une double édition, en CD et en vinyl de couleur rouge. Secundo, comme les 4 titres de Screamin' Jay Hawkins accompagné par les Fuzztones ça fait quand même un peu chic, Cleopatra augmente la mise avec 5 titres des Fuzztones seuls enregistrés live en 84 et 85, 5 reprises : "Gloria" de Them avec 2 invités de marque, Rat Scabies des Damned et Clive Jackson de Doctor and the Medics, "I can't stand this love, goodbye" des Others, groupe 60's originaire du Rhode Island (à noter que, dans le même temps, 84, cette chanson est également reprise sur l'album de Naz Nomad and the Nightmares, l'éphémère projet parallèle des Damned), "Writing on the wall" des Five Canadians, groupe 60's de Toronto, "Lie, beg, borrow & steal" de Mouse & the Traps, des texans à cheval entre garage et folk-rock, et "She told me lies" des plus contemporains Chesterfield Kings, new yorkais comme les Fuzztones à l'époque. Excellente initiative que cette réédition upgradée pour tous ceux qui auraient manqué à l'époque. Surtout que cette association Screamin' Jay Hawkins-Fuzztones se révèle aussi détonante et iconoclaste qu'on pouvait s'y attendre.

442eme RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag, Chron Gen & Motörhead - Red or clear vinyl
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Download code - Black vinyl
- RUE 024 = **TRIBUTE TO ALICE COOPER** (EP 4 tracks)
4 bands covering Alice Cooper - Red vinyl

ee eS eM : Bylo nebylo RybaNaruby (CD autoproduit)

Quand le groupe expérimental tchèque E.S.M. se réveille, ça ne rigole pas. A peine remis de la déflagration causée par leur dernier album en date, "E.S.M." (voir chronique dans le n° 119), nous voilà avec un nouvel opus sur les bras, leur cinquième, moitié live, moitié studio. Et comme le trio ne fait jamais 2 fois le même disque, la première chose qui saute à l'oreille à l'écoute de celui-ci, c'est que la musique développée n'est plus du tout basée sur les percussions industrielles qui vous emboutissaient le tympan sur le précédent. Ici, tout est bâti sur les synthétiseurs et les effets sonores en une sorte d'opéra électronique spatio-pélagique. Pour bien comprendre le concept, il faut d'abord préciser que cet album est un vibrant hommage à la pisciculture. Y a du poisson partout, dans la musique, dans les titres des morceaux, sur la pochette et même en bonus puisque le disque est accompagné d'un petit poiscaille en plastique, une sorte de version tchèque et musicale de Pif Gadget. Voilà qui rappellera bien des souvenirs à certains. Bon, vous me direz, le menu fretin en PVC, c'est rigolo, mais ça ne fait pas un disque. Et vous aurez raison. Pour ce qui est du côté phonique du bastringue, on a droit à 3 titres. Les 2 premiers ont été enregistrés en public au RybaNaruby de Prague, un club à la programmation éclectique, du rock au jazz en passant par le post-rock, le folk, la world music ou l'alternatif. E.S.M. ne peut donc que s'y sentir comme un alevin dans l'onde. Le premier, "Kdyby byly v prdeli ryby" ("S'ils avaient baisé avec des poissons" dans la langue du commandant Cousteau, dont on se demande si sa fixette sur Jojo le mérou ne cacherait pas une romance contrariée, mais on n'est pas chez "Gala" dans cette gazette), voit les effets soniques d'E.S.M.

renforcés par le saxophone ténor de Honza, l'un des 3 membres du groupe, qui ne sort son engin que quand il le juge indispensable, et là, il l'est. Le second, "Nemusely byt rybniky" ("Si les étangs à poissons n'existaient pas" dans l'idiome d'Eric Tabarly, qui en avait traversé plus d'un avec ses Pen Duick), se concentre sur les effets électroniques et les voix trafiquées aux zigouigouis de synthèse. Ici, c'est plutôt Radek Kopel qui est aux commandes avec son synthétiseur analogique antédiluvien. Le genre de truc avec lequel on aurait pu aller sur la Lune en 69 et en revenant sans encombre quitte à le rafistoler avec un anodin capuchon de stylo à bille. Rigolez pas, c'est ce qu'a fait Neil Armstrong au moment de redécoller après sa petite escapade sélénite quand il s'est rendu compte que lui et son pote Buzz Aldrin avaient cassé un potard dans leur course frénétique pour savoir qui serait le premier à poser le peton dans la poussière. Mais on n'est pas chez "Sciences et Techniques" dans cette potinière. Quant au troisième et dernier titre de ce disque, il a été enregistré en studio en une journée, une habitude pour E.S.M. que ces éjaculations épileptiques et furtives. Enfin, furtive, manière de dire, parce qu'il s'agit quand même d'un orgasme de 36 minutes. J'en connais qui en rêvent depuis toujours. Encore que parler d'un seul et unique morceau relève quand même d'un abus de langage puisqu'il s'agit en fait de 97 nodules (d'une vingtaine de secondes en moyenne donc) mis bout à bout. Le titre générique du bouzin est "Jsou dve veci na svete co smrdi jako ryba a jedno je ryba" ("Il y a 2 choses dans le monde qui sentent le poisson et l'une d'elle est le poisson" dans la langue de Loana, une grande spécialiste des galipettes aquatiques et qui doit donc savoir quelle est la seconde chose à sentir la marée). Notez qu'E.S.M. ne sont pas allés jusqu'à donner un titre spécifique à chacune de ces 97 parties, faut quand même pas déconner, bien que 3 d'entre elles en affichent néanmoins un en exergue, "Pytel na (cu) raky" ("Sac à couilles" dans la langue de Clara Morgane, dont on ne sait pas si elle apprécie la friture, et comme on n'est pas chez "Voici" dans ces annales, on n'en apprendra pas plus), "666" (là ça va, tout le monde comprend en principe) et "Nazi funks punk off !" dans lequel on ne peut pas ne pas entendre un hommage bruitiste aux Dead Kennedys, même si je ne suis pas certain que Jello Biafra retrouve ses délicats accords hardcore dans ce fatras dézingué qu'est l'expérimentation acoustique façon E.S.M. Sur cette longue suite, outre le synthé analogique et le sax déjà entendus par ailleurs, c'est surtout le travail de montage sonore du troisième larron, Zdenek, qui donne toute sa saveur à l'entreprise. Pour amateurs d'aventures tapageuses, pour explorateurs de mondes difficiles d'accès, pour inquisiteurs de concepts déviants. En revanche, je déconseille quand même à votre poisson rouge une écoute trop intensive, il pourrait ne pas s'en remettre et arrêter de bubuller.

BABY WOODROSE : Freedom (CD, Bad Afro)

De tout temps, le poing levé fut toujours symbole de liberté, ou de menace le cas échéant, mais comme la liberté ne se gagne souvent que par le combat et la confrontation, ça revient à peu près au même. Un poing levé qu'on retrouve sur la pochette du nouvel album du groupe danois Baby Woodrose, le bien nommé "Freedom", justement. Et de liberté il en est question tout au long d'un disque où le psychédéisme est de plus en plus affirmé et revendiqué. De "21st century slave" (l'esclavage est aujourd'hui économique et idéologique plus que physique, mais ça ne change pas grand-chose pour qui le subit) à "Peace" en passant par "Open doors" (et sa guitare fuzz jubilatoire) ou "Mind control machine", Lorenzo Woodrose, qui affiche désormais un look de messie lysergique, veut définitivement faire passer un message résolu en faveur d'une libération des consciences. Y a du boulot, il n'est pas au bout de ses peines dans un monde de plus en plus sclérosé où c'est l'homme lui-même qui s'enferme dans une servilité volontaire, comme tous ces abrutis qui répondent aux appels de religieux fanatisés ou une classe ouvrière qui abdique toute prétention à un partage des richesses en se livrant pieds et poings liés à la haute finance et au grand capital. "La lutte des classes existe, nous l'avons gagnée", le propos plein d'un cynisme méprisant de cette ordure de Warren Buffett peut certes apparaître comme une provocation de plus de la part d'une caste dirigeante toute puissante, mais elle n'est pas loin, hélas, de refléter aussi une triste réalité si l'on considère qu'il n'existe plus de vrai mouvement réellement socialiste dans le monde (ces sociaux-traitres s'étant, eux aussi, vendus à l'argent-roi) et que, pire, le prolétariat, et même le lumpen-prolétariat, se range comme un seul homme derrière un discours mondialiste et libertaire, forgeant lui-même les chaînes qui l'asservissent toujours un peu plus. Un suicide philosophique et dogmatique qui rabaisse l'être humain au rang d'un vulgaire lemming. Pas de quoi espérer en l'avenir. Techniquement parlant, "Freedom" est le septième album de Baby Woodrose, après 4 ans d'attente. Faut

dire que, entre temps, Lorenzo Woodrose s'est surtout investi dans son autre projet, Spids Nogenhat, qui a lui-même sorti 2 albums. On peut d'ailleurs se poser la question de l'existence de ces 2 groupes presque jumeaux qui pratiquent quasiment la même musique, Spids Nogenhat étant peut-être un poil plus acide que Baby Woodrose mais néanmoins tout aussi psychédélique. Mais Lorenzo Woodrose est seul maître de son destin musical. L'idée de départ de ce nouvel album de Baby Woodrose vient d'une reprise que le groupe fait sur scène depuis de longues années, la chanson "Freedom" qui donne son titre à l'ensemble. A la base, il s'agit d'un traditionnel gospel inspiré d'une chanson d'esclave qui se perd dans la nuit des temps, datant sûrement d'avant la Guerre de Sécession. La version la plus connue de "Freedom" est celle du chanteur acid-folk Richie Havens qui l'a notamment interprétée à Woodstock, comme en témoigne le film tiré de cet évènement. S'inspirant de "Freedom", Lorenzo Woodrose a décidé d'écrire des chansons d'esclave des temps modernes, dénonçant le contrôle des masses, notamment via les médias ou la religion, le lavage de cerveau à l'échelle planétaire ou l'oppression financière. Pour donner plus de grain, plus de relief, plus de pertinence à ce nouveau disque, les 9 titres de l'album ont été enregistrés en analogique, pratiquement live en studio, avec un minimum d'overdubs, comme une collection de mantras (une chanson porte d'ailleurs ce titre) susceptibles de relancer une certaine capacité cognitive collective. Parce que lever le poing, c'est bien, mais ça ne suffit pas à révolutionner les mentalités.

INTERNET

Houlala ! **Archives De La Zone Mondiale** vient de rééditer le premier album de **Ludwig Von 88**, "Houlala" (non, je ne suis pas devenu sénile... enfin, je ne crois pas... hein, rassurez-moi... c'est juste que c'est le titre de l'album, j'y peux rien), une bombinette à eau de pur punk rigolard et second degré. En plus, la chose est pressée en vinyl rose fluo qui devrait en éblouir plus d'un(e) au moment de sa défloration auditive. Un premier aperçu ici : <http://ladistroy.fr> @@@ Les ex sénonais et néo parisiens de **Sallymage** viennent de sortir le premier album consécutif à leur reformation. Du punk-rock avec quelques effluves pop, ça le fait bien. Pour tout savoir sur le groupe : www.sallymage.com @@@ Les **Monsters** fêtent leurs 30 ans cette année. Pour célébrer ça dans la démesure habituelle, le groupe suisse se fend d'un nouvel album, "M", tandis que le label **Voodoo Rhythm** fait paraître un tribute pour lui rendre hommage avec quelques-uns de meilleurs groupes maison, **Urban Junior**, **Rolando Bruno**, **King Automatic**, les **Sex Organs**, **Delany Davidson**, **Sudden Infant**, **Roy and the Devil's Motorcycle** ou encore les **Devils**. Le tout sous une superbe pochette bien irrévérencieuse qui va faire hurler les ligues moralisatrices et autres culs-bénits, on ne peut donc que souscrire. C'est ici que ça se passe : www.voodooorhythm.ch @@@



<http://drudwyn-arts.com>

Site officiel d'**Erik Drudwyn**, un graphiste spécialisé dans l'art érotique au trait hyper réaliste. Il s'agit essentiellement d'une boutique en ligne lui permettant de vendre les tirages de ses oeuvres. Des tirages limités (entre 50 et 100 exemplaires) réalisés en giclée sur un papier épais (250 grammes) fabriqué à partir de fibre de coton par la plus ancienne papeterie américaine, la Crane Paper Mill. Une qualité de papier et d'impression qui a un coût, compter dans les 100 dollars le tirage. L'avantage du site, c'est que chaque dessin est présenté individuellement avec un jpg de bonne taille, ça change du format timbre-poste. On peut ainsi apprécier chaque dessin comme il convient. Il y en a plus d'une centaine. Erik Drudwyn travaille à partir de photos, ce qui lui permet également de présenter les modèles ayant posé pour lui ainsi que les photographes ayant réalisé les clichés. Parmi les modèles, on trouve quand même **Aria Giovanni**, **Julie Strain** ou **Tammy Winters**, le lascar a du goût. Pour le reste, on trouve essentiellement des liens, soit vers les sites d'autres graphistes de ses amis, soit vers des sites graphiques plus généralistes. En évitant soigneusement les sites porno, pas plus mal.

www.loomp.com

Qui a dit que le rock'n'roll était une chose sérieuse et qu'un groupe de rock devait se prendre au sérieux ? Sûrement pas **Loomp**, un quintet danois qui n'a conservé de son héritage viking qu'un goût prononcé pour la gnôle et, accessoirement, les jours de fête, le port du casque à cornes, même si, dans ce dernier cas, ils préférèrent ne pas trop s'en vanter, on peut les comprendre, il est parfois des clichés dont on aimerait qu'ils n'eussent jamais été révélés. En même temps, quand on porte le nom d'un collier pour chien, il faut s'attendre à tout. Un propos liminaire s'impose d'abord, il ne faut pas confondre ce groupe de punk-métal couillu avec son homonyme anglais ayant sévi dans la seconde moitié des années 80 et qui officiait dans un style nettement plus psychédélique. Le Loomp qui nous intéresse ici s'est formé en 99 à Copenhague et a sorti 3 albums (le dernier en juin 2016) d'un rock cradingue et foutraque, sorte de croisement entre **GG Allin**, **Turbonegro** et les **Backyard Babies**. Oui, ça se situe très nettement sous la ceinture, c'est ça qu'est bon ! Leur site va à l'essentiel, un bref historique, une présentation des 5 gredins, une discographie (avec quelques titres en écoute ou en téléchargement), 3 galeries de photos et des liens comme s'il en pleuvait (groupes, zines, kustom culture, films de série B et même football, pas ma page préférée mais, apparemment, eux semblent y trouver quelque plaisir, personne n'est parfait). Un groupe à découvrir, assurément.



E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.